

## LE DIABLE EXISTE-T-IL ET QUE FAIT-IL ?

(Suite.)

VI.

MAIS QUEL INTÉRÊT A LE DIABLE A NOUS NUIRE ?

L'intérêt de sa malice, de sa jalousie, de sa haine !

1o. C'est une loi générale de la création que tout être supérieur, appelle à soi et s'assimile l'être inférieur. La matière inorganique est attirée par le végétal, le végétal par l'animal, tous les trois par l'homme, *l'homme par l'ange*. Moins sensible à celui qui n'a d'ouverts que les yeux du corps, cette forme supérieure de la loi générale n'est pas moins réelle que les autres : l'ange, même déchu, appelle encore l'homme ; mais il l'appelle selon les dispositions actuelles de sa volonté pervertie, pour le rendre mauvais comme il l'est devenu lui-même.

2o. La conduite des hommes méchants nous aide, hélas ! à comprendre celle du diable. *Ils marchent dans des voies ténébreuses ; ils se réjouissent quand ils ont fait le mal, et ils tressaillent d'orgueil au milieu des œuvres les plus perverses*. Dévoré par le besoin d'agir, et ne pouvant plus faire partager à l'homme la grâce, la joie, la pureté qu'il a perdues, le démon s'efforce de lui inoculer l'impiété, le blasphème, l'aversion du souverain Bien. Il voit l'ange fidèle, après l'avoir vaincu dans la grande lutte entre les deux armées angéliques, accomplir près de l'homme, son jeune frère, le charitable ministère qui lui a été confié ; il voit l'homme, comblé de ces dons magnifiques dont il est ignominieusement dépouillé, monter vers le trône que sa chute a laissé vide. Il est jaloux, et sa jalousie le pousse incessamment à faire régner, avec le péché et par le péché, la mort sur notre globe. Enfin, impuissant à frapper Dieu dont le bras châtie son insolence, il essaie de se venger sur les êtres plus faibles que Dieu environne de sa tendresse paternelle. L'apôtre saint Jean a dit tout cela en quelques brèves et lumineuses paroles.

—“ Il se fit un grand combat dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon luttait soutenu par ses anges. Mais ils ne purent l'emporter, et leur place se trouva vide dans le ciel. Et ce grand dragon, l'antique serpent, appelé diable et Satan, séducteur de l'univers entier, fut jeté sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui... Terre et mer, malheur à vous ! Car le diable est descendu vers vous ; et sachant que son temps est court, il est animé d'une grande colère... Se voyant jeté sur la terre, le dragon poursuivit la femme qui

avait enfanté un fils (*la femme mystérieuse que le prophète a vue revêtue du soleil, Marie.*) Deux ailes ayant été données à la femme (*pour lui échapper,*) il conçut contre elle une rage furieuse et s'en alla guerroyer contre le reste de sa race, contre ceux qui gardent les commandements de Dieu, et ont le témoignage de Jésus-Christ." (Apocal., XII.)

Sans doute, dans cette guerre, le démon ne gagnera finalement qu'un surcroît de rage et de confusion à la vue des Bienheureux qui, en si grand nombre, l'auront vaincu, et dont ses vaines attaques rehausseront le bonheur et la gloire ; mais *actuellement*, il satisfait sa perversité, il se crée un empire, il contrarie les desseins de son vainqueur. C'est assez pour faire de lui ce *lion rugissant qui rôde autour de nous, cherchant qui dévorer.* (1 Petr., v, 8.)

## VII.

## LA RELIGION DU DIABLE.

Qui dit *religion*, dit lien qui unit et *relie* l'homme à Dieu d'abord, et ensuite aux autres créatures de Dieu, selon leur nature et leur place dans le plan général de l'univers. Adorer Dieu,—honorer les bons esprits et les hommes vertueux que Dieu, comme un bon père, fait participants de sa puissance bienfaisante,—pratiquer la justice et la charité à l'égard de ses semblables,—et faire du monde matériel un moyen de perfection pour l'homme et non un obstacle au règne de Dieu ; tels sont les caractères de la vraie religion. Les fausses religions manquent à une ou plusieurs de ces quatre conditions fondamentales, soit par excès, soit par défaut. Ainsi le *protestantisme*, qui ne rend aucun honneur aux anges et aux saints, pèche par défaut. Assurément, il ne fait pas trop pour Dieu ; mais il devrait faire plus pour les amis de Dieu.—Un certain marin normand avait été jeté par la tempête sur la côte anglaise ; bien malade, il reçoit la visite de M. le ministre protestant. D'abord ils s'entendirent à merveille ; le ministre l'entretenait de la charité de Notre-Seigneur, et le marin trouvait que, sauf le costume, M. le ministre remplaçait assez convenablement son curé. Cependant il l'interrompt et lui dit : "Mais vous ne me parlez point de la sainte Vierge !—Non ! nous autres, nous ne nous occupons pas de Marie ! vous n'honorez pas la sainte Vierge, mère de Dieu ! eh bien, vous n'êtes pas un vrai prêtre de la vraie religion !..." Et le vieux matelot envoie M. le ministre à tous les diables. Sur ce dernier point, son zèle était intempérant ; mais sur le fond de la question, il avait cent fois raison.

Depuis la prédication de l'Évangile, les religions qui se sont formées par séparation du catholicisme, religion universelle et entière, pèchent en général par défaut. On ne veut pas se soumettre sur tel ou tel point : si c'est un dogme, on le nie ; si c'est un commandement on l'oublie.

Cela fait, selon le mot d'un brave ouvrier, qui, voyait arriver sa dernière heure, des religions "*assez commodes pour vivre, mais pas du tout pour mourir.*" Ne pouvant oser davantage, le diable se contente d'empêcher les hérétiques et les schismatiques de servir Dieu comme il mérite de l'être.

LÀ où la splendide lumière de l'Évangile ne l'oblige pas à la circonspection, le démon, plus audacieux, exige un culte sacrilège. L'idolâtrie, qui a couvert presque toute la terre depuis le déluge jusqu'à la venue de Jésus-Christ, et règne encore dans d'immenses contrées, consiste dans ce double crime : rendre à des esprits créés le culte d'*adoration* dû à Dieu seul ; et rendre ce culte à des *esprits mauvais*, par crainte, par intérêt ou par respect humain.

Les auteurs de beaucoup de livres, gros et menus, sur les religions de l'antiquité, auraient évité bien des bévues, s'ils avaient su lire dans le Psalmiste cette affirmation nette et précise : "Tous les dieux des nations sont des démons. (Psal 95);" et dans saint Paul qui voyait de près le paganisme encore vivant et maître du monde : "*Ce que les païens immolent, ils l'immolent aux démons, et non pas à Dieu* (1 Cor., x.)" De sorte que le paganisme est la *religion du diable*, pas autre chose.

On s'est beaucoup étonné,—et il y avait sujet de s'étonner,—de voir des hommes qui n'étaient pas frappés d'aliénation mentale se prosterner devant le bois et la pierre taillée, devant les astres du firmament, et même devant de vils animaux ; mais une étude plus approfondie et plus sérieuse du paganisme a montré qu'en général les païens n'adoraient pas plus leurs statues que nous n'adorons les nôtres ; ils adoraient les esprits qu'ils croyaient résider dans ces statues, dans ces étoiles, dans ces animaux, esprits qui, *souvent*, donnaient des preuves de leur puissance.

Le premier des théologiens et le plus profond des philosophes, saint Thomas, a donné la vraie explication du paganisme, dans ces courtes paroles : "L'homme a pu être *en partie* cause de l'idolâtrie par le désordre de ses affections, par le plaisir qu'il trouvait dans les représentations symboliques et par son ignorance. Mais la *cause fondamentale* (*consummative*), il faut la chercher dans les démons qui se sont fait adorer des hommes sous la forme des idoles, *en y opérant de certaines choses qui causaient leur étonnement et l'admiration.*" (S. Th., II, II, 94.)

Plus rapprochés que nous du berceau du monde, et mieux instruits des faits primitifs, les anciens peuples savaient parfaitement que les purs esprits exercent, dans l'univers, une continuelle action. La physique matérialiste qui attribue tous les phénomènes extérieurs à des lois constamment et partout aveugles, et nie effrontément qu'un esprit quelconque intervienne jamais dans la distribution *de la pluie et du beau temps*, est une erreur relativement récente. D'autre part, obtenir de nous non-seulement

les hommages qu'ils ne méritent plus, mais l'adoration que Dieu seul mérite, c'est la constante ambition des anges de l'abîme. Ouvrons l'Évangile. Le démon, s'approchant de Jésus qu'il ne connaît pas encore, mais dont la sainteté l'inquiète et l'irrite, tâche de le pousser à un acte d'orgueil, puis à un acte de présomption ; et, enfin, lui montrant les royaumes du monde et toute leur gloire, il lui dit : *Je te donnerai tout cela si, tombant devant moi, tu m'adores !* Voilà le fond de la pensée du démon : être adoré. (Et ceux-là lui ressemblent qui, dans le délire de leurs passions honteuses, veulent qu'oubliant le droit du Créateur, on leur dise : Je t'adore !) Satan, ce *singe de Dieu*, comme l'appellent les Pères, prétend régner à sa place, au moins sur une portion de l'humanité ! Par un juste et terrible jugement, Dieu a laissé les hommes libres de se choisir leur maître, et le démon, caressant leurs passions pour les tromper, s'est fait dresser des autels que la Croix, seule, a pu miraculeusement renverser.

En définitive, s'adorer soi-même est une niaiserie savante qui ne peut devenir populaire. Les nations adorent ou l'ESPRIT SOUVERAIN, ou les esprits dont la puissance, bornée sans doute, mais supérieure à la nôtre, les éblouit.

## VIII.

## UN HOMME RAISONNABLE PEUT-IL CROIRE AUJOURD'HUI A LA SORCELLERIE ?

Cette question de la sorcellerie est très-grave. Il s'agit de l'action extérieure et visible de nos adversaires invisibles. L'humanité entière a cru depuis les siècles les plus reculés à l'existence de la sorcellerie. L'antiquité l'appela magie,— mot qui, quelquefois, signifie seulement science supérieure, comme celle des trois rois qui vinrent à Bethléem adorer Notre-Seigneur : rois mages, mais non magiciens. On nommait *théurgie* l'invocation d'esprits réputés bienfaisants, et *goétie* le recours aux esprits méchants pour en obtenir le succès des desseins criminels.

La Bible ne se borne pas à déclarer que l'objet de l'adoration des idolâtres, ce sont les démons ; elle signale et condamne presque à chaque page les relations réelles et criminelles des idolâtres avec leurs dieux, avec *ces dieux nouveaux et étrangers* que les patriarches n'avaient pas adorés. (Deut., XXXII.)

Achab se refuse à écouter Michée. Michée lui dit : “ L'esprit malin s'est présenté devant le Seigneur et lui a dit : C'est moi qui vais séduire Achab.—Et comment ? lui dit le Seigneur.—En étant un esprit menteur dans la bouche de tous ses prophètes.—Allez, lui dit le Seigneur, et faites comme vous le dites...—Et maintenant, continue Michée, tous les prophètes qui sont ici ont un esprit de mensonge... , et l'arrêt de votre mort est prononcé.” (Rois, III, XXII.)

Aussitôt Achab meurt, et son fils Ochos'as lui succède. Dangereuse-

ment malade à son tour, le nouveau roi envoie demander à Béalzébuth, le dieu d'Accaron, s'il doit relever de cette maladie. . .

Alors l'ange du Seigneur se présente au-devant de ceux qu'il envoie et leur dit : " Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu dans Israël, pour que vous consultiez ainsi le dieu d'Accaron ? Pour avoir fait cette chose, vous ne relèverez pas du lit où vous êtes, et vous mourrez certainement." . . . Et l'arrêt se vérifie à son tour. (Rois IV, 1.) Dure leçon, conclut M. de Mirville, pour ceux qui croient très-permis de consulter, *seulement*, disent-ils, *dans les cas de maladie*, des oracles modernes *si* parfaitement identiques aux anciens !

Mais écoutons une émouvante histoire, racontée au livre III des Rois. Le prophète du vrai Dieu, Elie, se présentant devant Achab, protecteur des prophètes de Baal, demande qu'on réunisse tout le peuple sur le mont Carmel. " Jusques à quand, s'écrie-t-il, serez-vous semblables à des hommes qui penchent tantôt à droite, et tantôt à gauche ? Si Dieu est votre Seigneur, suivez-le ; si c'est Baal, suivez Baal." Le peuple interdit, garde le silence. Elie reprend : " Je suis resté tout seul d'entre les prophètes du Seigneur, au lieu que les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante. Qu'on nous donne deux bœufs : qu'ils en choisissent un pour eux, et que, l'ayant coupé par morceaux, ils le mettent sur du bois, sans placer de feu par-dessous. Je ferai pareillement. Invoquez alors le nom de vos dieux ; moi, j'invoquerai le nom du Seigneur ! "

Eclairé d'une lumière spéciale, Elie comptait sur un miracle ; mais les faux prophètes ne s'épouvantent point. Ils savent que le démon les assiste habituellement dans leurs opérations magiques ; ils acceptent donc une lutte publique, dont les conséquences, en cas d'échec, doivent être terribles. Les voilà donc qui, ayant posé la victime sur le bois invoquent longtemps Baal, puis se livrent à des danses sacrées. Elie leur disait : " Criez plus fort ! apparemment votre Dieu cause avec quelqu'un, ou bien il est à l'hôtellerie, ou il dort." Nouvelles invocations, et emploi des grands moyens magiques. Ils se font, selon leurs rites idolâtriques, des incisions avec des couteaux et des lancettes ; leur sang coule à grands flots. Mais le pouvoir du démon demeure lié par un pouvoir supérieur. Elie agit à son tour ; il immole la victime, la place sur l'autel qu'il fait inonder d'eau par trois fois, puis il prie, et soudain le feu du ciel, devant tout le peuple, dévore l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière même et l'eau répandue dans la rigole autour de l'autel. (Ch. XVIII.)

Sur l'ordre du prophète, on mit à mort les quatre cent cinquante prêtres de Baal. Protégés par l'impie Achab, l'ennemi juré d'Elie, et nourris à la table de la reine Jézabel, ces séducteurs auraient bien su se défendre, si le miracle accompli par le prophète du vrai Dieu n'eût été d'une écrasante évidence.

Les temps apostoliques présentent à leur tour les faits de sorcellerie les plus authentiques.—Saint Paul trouve à Salamine, chez le proconsul Sergius Paulus, un magicien nommé Elymas. L'apôtre ne dit point au proconsul, comme l'auraient fait certains hommes éclairés des temps modernes : "Ce misérable n'est qu'un prestidigateur."—Rempli du Saint-Esprit, *repletus Spiritu sancto*, il le regarde, l'appelle *filz du diable*, et, au nom du Seigneur, le frappe d'aveuglement. (Act., XIII.) Un autre jour, dans la ville de Philippi, Paul rencontre une jeune fille qui avait un esprit de divination, (*spiritum pythonis*) et, par ce moyen, faisait gagner beaucoup d'argent à ses maîtres. L'apôtre commande à l'esprit de se retirer, la sorcière devient dès lors impuissante à continuer son métier. De là, mécontentement de ses maîtres et sédition populaire. (Act., XVI.)

Mais un drame trop peu médité, c'est celui de la lutte entre saint Pierre, fondateur de l'Eglise et Simon le Magicien. Ce Simon, qui portait le même nom que Pierre avant sa vocation, apparaît, à l'origine du Christianisme, comme le représentant principal des Puissances infernales qui, vaincus sur le Calvaire, devaient jusqu'à la fin continuer le combat contre la société divinement fondée, mais ne pouvaient plus prévaloir. Les savants pourront trouver dans les Annales de Baronius l'énumération des graves auteurs païens et chrétiens qui racontent les faits dont nous ne pouvons donner ici que le sommaire.

La prédication de l'Evangile était à peine commencée, que Simon constate dans les prodiges des pêcheurs de Génézareth une assistance supérieure à celle qu'il reçoit des démons. Aussitôt il accourt et offre aux apôtres une somme d'argent, probablement considérable, pour pouvoir, lui aussi, par l'imposition des mains, communiquer l'Esprit-Saint.—(Sans doute, il s'inquiétait peu de communiquer la sainteté ; il avait en vue les dons extraordinaires qui, alors, accompagnaient fréquemment la *confirmation*.) Les apôtres le repoussent avec indignation, et l'engagent à faire pénitence. Loin d'écouter ces charitables et utiles conseils, Simon s'endurcit, et profitant de la haine des Juifs contre les apôtres, il se dit la *grande vertu de Dieu*, et prétend être descendu comme *Père* chez les Samaritains, comme *Fils* chez les Juifs, et s'en aller vers les nations comme *Saint-Esprit*.

L'immortalité est la compagne ordinaire de l'impiété ; le magicien traîne à sa suite une femme achetée par lui à Tyr, dans un mauvais lieu, et la présente comme la première conception de son esprit et la mère de toute la création. . . . Dans les pays païens, le fourbe ne parle plus de Père, de Fils et de saint-Esprit : il se fait adorer sous l'image de Jupiter ; Hélène, sa concubine, est Minerve, et les prêtres du dieu et de la déesse les honorent l'un et l'autre par la pratique de la magie et les habitudes de la débauche.

Simon-Pierre, vicaire de Jésus-Christ, et Simon-Jupiter, le premier-né de Satan, selon saint Irénée, se retrouvant à Rome, sous Néron, Simon-Pierre au milieu des pauvres qu'il évangélise, Simon-Jupiter, à la cour de l'empereur, passionné pour la magie jusqu'à la fureur, et désireux, dit Pline, d'arriver par cet art ténébreux à commander aux dieux mêmes. Le magicien promet de voler en l'air, dans l'amphithéâtre, devant tout le peuple. Au jour fixé, il exécute en effet sa promesse, et s'élève, invisiblement soutenu par les démons, aux acclamations de la foule. Mais, dans cette foule, un homme s'agenouille et prie : c'était Simon-Pierre. La prière de l'apôtre monte jusqu'au trône de Dieu ; les démons vaincus cessent de soutenir leur complice, qui retombe lourdement, et se brise les jambes. Son sang rejaillit jusque sur l'empereur, et il meurt deux jours après dans l'impénitence. Le peuple, témoin de cette terrible scène, commence à soupçonner la puissance du Crucifié que Simon-Pierre a publiquement invoqué. Il est vrai, Simon-Pierre mourra à son tour sur la croix : mais sa mort sera pour l'Eglise qu'il fonde le commencement d'un règne sans fin.

Les premiers siècles de l'Eglise reproduisent sous mille formes et en tout lieu ce premier combat et ce premier triomphe. Dans leur polémique contre les païens, les Pères ne disent pas aux nations : " Votre paganisme n'est que mensonge et fourberie ! " Ils savent, souvent par leur expérience personnelle, que les démons s'y manifestent par des FAITS. (Arnobé, par exemple, avant sa conversion, interrogeait lui-même des amulettes enchantés qui lui donnaient des réponses aussi intelligibles que celle des tables à nos modernes spirites ; plus encore, des réponses *parlées* ! Les Pères disent aux nations : " Voyez ! partout la puissance de vos démons " cède à la puissance du Christ. Donc, le Christ est leur vainqueur, et " l'unique Maître qu'il faut servir ! "

La magie survit à la ruine du paganisme comme culte public. Proscrit et réduit à se cacher, le commerce avec les démons prend des caractères de plus en plus malfaisants. Les lois civiles, comme les lois religieuses, le punissent avec sévérité, sans réussir à l'abolir. C'est en effet un de ces fléaux dont les germes subsistent toujours !—Toujours les mauvais esprits seront disposés à offrir des services qu'ils feront un jour payer cher ; toujours les passions humaines, exaltées, iront jusqu'à s'abandonner à l'ennemi, pourvu qu'elles soient immédiatement satisfaites.

Nous ne pouvons, dans ce petit ouvrage, ni rapporter les témoignages de tous les historiens profanes, conformes à ceux de tous les Pères, ni esquisser l'histoire de la sorcellerie depuis les commencements du Christianisme jusqu'à nos jours.

Deux remarques seulement sont ici nécessaires.

1o Le beau temps de la sorcellerie n'a pas du tout été le Moyen-Age, mais le siècle lettré de la Renaissance et de la Réforme. L'Angleterre,

devenue protestante, a brûlé les sorciers et sorcières par milliers ; ses historiens les plus accrédités l'attestent.

2o La procédure usitée par la magistrature contre les sorciers ne consistait pas, comme on l'a dit méchamment ou étourdiment, à soumettre les prévenus à des tortures au milieu desquelles ils avouaient tout ce qu'on voulait. Les magistrats du Moyen-Age et de la première partie des temps modernes n'étaient ni des idiots, ni des buveurs de sang. Ils commençaient par instruire l'affaire d'après les règles communes de la procédure, et quand la preuve était faite, c'est-à-dire, quand l'accusé était démontré coupable, alors, selon les usages du temps, on pouvait le soumettre à la torture pour obtenir soit l'aveu, qui semblait une réparation nécessaire, soit la révélation des complices. Qu'il ait existé des abus en ces matières, cela est sûr ; mais la règle était telle. Quant à la culpabilité réelle des condamnés, elle résulte, entre autres choses, de l'aveu calme et sérieux fait, au moment du supplice, par un grand nombre de sorciers qui n'ignoraient point que cet aveu leur était humainement inutile. M. Bizouard, qui a étudié les pièces d'un grand nombre de ces procès, fait judicieusement remarquer qu'ordinairement, les plus âgés et les plus criminels mouraient en désespérés, tandis que les moins coupables et les plus jeunes demandaient pardon à Dieu et aux hommes et mouraient pénitents.

Les faits de sorcellerie sont devenus plus rares depuis deux siècles. Nous avons dit pourquoi. Le vent soufflait au matérialisme, et l'esprit mauvais faisait le mort.

## IX.

## MAIS NE PEUT-ON POINT DONNER UNE EXPLICATION NATURELLE DES FAITS PRÉTENDUS DIABOLIQUES ?

Quelquefois sans doute, mais pas toujours.—Longtemps avant nos philosophes, Daniel prenait en flagrant délit de fourberie les prêtres de Bel.

Le roi Nabuchodonosor disait au jeune Israélite qui refusait de se prosterner devant l'idole : " Pourquoi n'adorez-vous point Bel ? Croyez-vous qu'il ne soit pas un dieu vivant ? Ne voyez-vous pas combien il mange et combien il boit chaque jour ? " Daniel sourit : " O roi, ce Bel est de boue au dedans et d'airain au dehors ; il ne mangea jamais. " Le prince s'en va trouver les prêtres, qui étaient au nombre de soixantedix, sans compter leurs femmes et leurs enfants. Ils lui répondent : " Nous allons sortir du temple ; et vous, ô roi, faites mettre les viandes et servir le vin ; fermez ensuite la porte du temple et la cachetez de votre anneau ; et si demain matin, vous trouvez que Bel n'a pas mangé, nous consentons à mourir ; mais si Daniel a menti, il mourra lui-même. "—Ils

sortent donc, et Daniel demeure seul avec le roi. Celui-ci fait apporter la provision accoutumée du dieu, douze mesures de farine, quarante brebis et six grands vases de vin. Ce dieu n'était pas un petit mangeur. De son côté, Daniel répand sur le pavé une imperceptible couche de cendre. Le lendemain arrive ; on trouve le cachet intact, on ouvre les portes... La table du dieu était vide!!! "Vous êtes grand, ô Bel!" s'écrie Nabuchodonosor. Daniel sourit de nouveau : "Voyez ce pavé ; et considérez de qui sont ces traces de pieds."—Durant la nuit, par des portes secrètes, les prêtres de l'idole étaient venus, avec leurs familles, souper à la place du dieu et aux frais de ses crédules adorateurs ! (Dan., XIV.)

Plusieurs raisons expliquent la part considérable que la fourberie a souvent eue aux opérations considérées comme magiques. Le pouvoir des démons est en lui-même limité, et, d'autre part, ils ne le communiquent pas avec une libéralité sans bornes. L'état de théurge, de magicien, de sorcier, de magnétiseur, de médium, enfin de compère de Satan, paraît à bien des gens avantageux et lucratif ; plusieurs, ne sachant pas, n'osant pas ou ne pouvant pas s'aboucher avec les esprits, ont dû recourir à la jonglerie. L'imposture se montre fréquemment dans les œuvres des derniers défenseurs du paganisme qui succombait devant l'Évangile. Les oracles se taisaient ; on fabriqua des oracles. Les prodiges cessaient ; on simula des prodiges. Précisément parce que les peuples avaient été accoutumés à des preuves surhumaines de la réalité et de la puissance des esprits, on sentit que la cause du paganisme était perdue, si, devant les miracles évangéliques, les merveilles diaboliques disparaissaient de la scène.

On recourut alors à d'habiles impostures : on répandit dans le public la fameuse vie d'*Apollonius de Thyane*, qu'on posa en émule de l'Homme Dieu ; on recourut aux sciences physiques, alors assez avancées, pour contrefaire ce qui ne se faisait plus.

Quand un homme peu scrupuleux n'a plus de bonne monnaie, il en émet de la fausse : on accepte la seconde, parce qu'on avait reconnu la valeur de la première. La vraie raison pour laquelle les faux sorciers trouvent si facilement des dupes, c'est qu'il en a existé et qu'il en existe encore de véritables. Plus un pays est chrétien, plus ils sont rares ; voilà pourquoi M. Mullois a pu dire à ses lecteurs français : "*Un sorcier est un fripon, et celui qui l'écoute est un sot.*" Voilà pourquoi nos tireurs de cartes et diseurs de bonne aventure ne sont que des escrocs occupés à tondre un troupeau de niais. Mais, en Chine, aujourd'hui même, au témoignage de nos plus saints missionnaires, les influences magiques sont tellement agissantes que deux milles païens, en moyenne, dans le cours d'une année, se font baptiser pour échapper à la puissance extérieure des démons.

Au dix-septième siècle, Fontenelle écrivait une *Histoire des oracles*,

dissertation ingénieuse, mais peu solide, dans laquelle les événements surhumains du paganisme étaient humainement expliqués. Le P. Baltus y répondit si pertinemment que Fontenelle, en homme d'esprit et de goût qu'il était, laissa là son livre et dit que le P. Baltus l'avait *converti au diable*. De nos jours, sans rappeler ni cet aveu significatif, ni la savante argumentation du P. Baltus, des auteurs anti-chrétiens, fiers d'un petit bagage d'érudition et de quelque teinture de physique, ont repris en sous-œuvre la thèse de Fontenelle en l'étendant au surnaturel divin lui-même. N'avons-nous pas vu, hier même, un audacieux athée transformer en tours de passe-passe les miracles évangéliques eux-mêmes ? Des milliers d'hommes rassasiés dans le désert avec cinq pains, les flots de la mer subitement apaisés, des multitudes de malades, aveugles, sourds, boiteux, paralytiques, lépreux, etc., guéris instantanément, quelquefois dans des lieux éloignés, les morts eux-mêmes ressuscités devant tout un peuple, devant les savants de ce temps-là, ennemis acharnés de Jésus-Christ ; tout cela, grâce à un certain jargon scientifique bien propre à convaincre . . . les *badauds*, tout cela est expliqué NATURELLEMENT !

Braves savants ! ils prouvent que, très-certainement, ils ne sont pas sorciers ; mais qu'ils daignent s'abaisser jusqu'à ouvrir les yeux, et à regarder ce qu'opère—aujourd'hui même—le spiritisme : ils verront que le commerce avec les esprits n'est pas un conte, mais, hélas ! une effroyable réalité.

(A continuer.)

---